

Lurelu



Un après-midi chez Jules

Francine Sarrasin

Volume 37, numéro 2, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72368ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

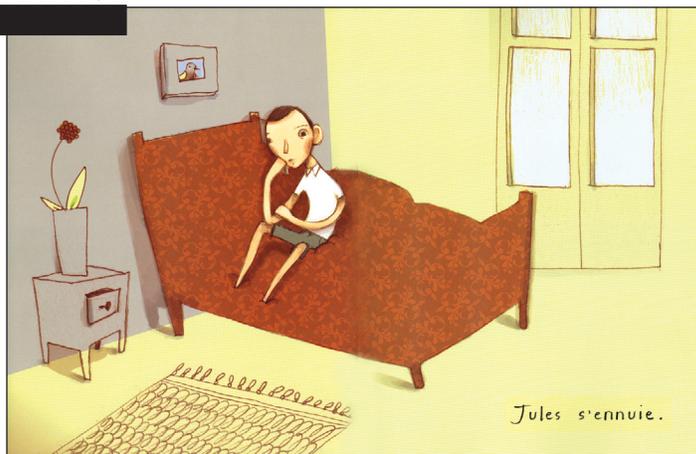
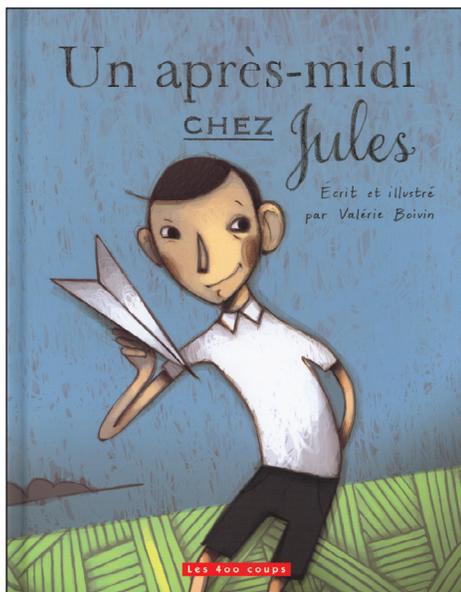
0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2014). *Un après-midi chez Jules*. *Lurelu*, 37(2), 82–83.



Un après-midi chez Jules

Francine Sarrasin

Les apparences sont parfois trompeuses et, sous les mots d'une histoire, il y a parfois d'impressionnants silences que confortent les illustrations. Le traitement des pages de l'album *Un après-midi chez Jules* est minimaliste : la simplification des formes, le choix des couleurs comme toute assez limité, les zones vides de motifs. En dépit de l'élan donné à la page couverture par l'amorce d'un geste, le «juste avant» accentué par le déhanchement coquin du personnage principal, son œil et son sourire amusés, il y a comme une solitude dans l'histoire de cet album, écrite et illustrée par Valérie Boivin aux 400 coups.

Chercher ailleurs

L'annonce du déménagement de la famille dans un plus grand logis devrait être l'augure de jours meilleurs, mais au lieu de proposer la certitude de telles réjouissances, l'image isole l'enfant en plein centre de la page. Vu en pied, il est encadré par des parents qui ont, tous deux, la tête coupée par le bord supérieur. Seul, l'enfant nous regarde avec une timide promesse de sourire. L'anonymat de la présence adulte est doublé par le fait qu'aucun d'eux n'a de pieds. Personne (ou presque) dans ce livre n'a de pieds. C'est un peu comme si on voulait empêcher les personnages d'avancer, comme s'il était impossible qu'ils puissent se rejoindre. Comme si on freinait délibérément le déroulement du récit.

Penchons-nous par exemple sur la double page qui dit : «Jules s'ennuie». L'espace est grand, aéré, mais il semble y avoir plus de vide que d'espace. La porte-fenêtre, qui n'a aucune assise autre que sa ligne contour, a des carreaux opaques, l'enfant songeur est assis sur la forme d'un lit sans rondeur ni volume. Il est placé sur ce qui semble être un

morceau de tapisserie alors que la carpe, au sol, est juste dessinée. La dentelle pourrait s'effiloche... «Jules s'ennuie»; l'espace est plein de solitude. L'enfant tourne le dos à cette fenêtre close, il a les yeux grand ouverts, qui fixent le vide. Il est là sans trop y être. Les tons rabattus de la chambre s'opposent en contraste léger : le vert d'un mur touche le gris de l'autre. Seule la teinte brune du couvre-lit et l'effet de brocard fleuri orientent la perception vers un peu de chaleur et de vie. C'est là que l'enfant dépose son rêve.

Il n'est pas anodin de voir ailleurs le ciel s'éclairer et passer du vert-de-gris au turquoise bord à bord. Comment cette teinte en aplat réussit-elle à donner tant d'espoir? Aucun dégradé ne laisse entrevoir d'issue au regard qui s'y porte, pas plus d'arc-en-ciel que de lueur de soleil. En lieu et place, une pleine page turquoise qui déborde même

sur la précédente. Évidemment, il y a l'élan donné par le bras et le corps tout entier de Jules. Le geste ouvert de la main qui traverse la frontière de la couleur et lance, dans le turquoise, son avion de papier. Son grand avion de papier. Cette double page fait le pont entre l'ennui solitaire du début de l'histoire et les propositions un peu maladroites que l'enfant formule pour prendre contact avec le monde. Toutes tentatives se déclinant en jeu de risque pour une rencontre.

Aller-retour

Car Jules, l'enfant perdu dans sa nouvelle grande maison, se cherche des amis. Même si le petit personnage ne parle jamais dans l'album, il a envie de communiquer, de rire, de jouer avec quelqu'un. L'histoire se fracture donc en épisodes rapides et fait tomber l'avion dans l'oreille d'un sourd, piquer le derrière du chien et rejoindre la fillette du parc. L'avant-dernière double page situe l'action dans la même chambre que celle de *Jules s'ennuie*, mais, par toutes sortes de détails finement amenés, elle confirme le changement de situation. La porte-fenêtre est désormais grande ouverte pour laisser passer ce gros avion de papier dirigé directement de l'extérieur vers l'intérieur, vers le lit de l'enfant. L'avion est en route, dans la courbe de l'élan. Il pourrait même être attiré par le regard étonné (et probablement ravi) du petit Jules. Contrairement à la page de l'ennui, l'enfant n'est plus assis sur la tache brune de la forme d'un lit, il est bel et bien enfoui sous les couvertures, sa tête posée sur l'oreiller. Le papier peint du mur n'est plus seulement lisse et plat, il présente un imprimé léger de courbes superposées, en tons sur tons. Comme si, tout à coup, ce papier peint et tout l'environnement étaient habités.





L'oiseau, qui n'était qu'illusion, figé dans son tableau de l'autre double page, est désormais vivant et coloré. Ainsi sorti de sa cage-tableau, il devient un témoin actif de l'évolution de l'histoire. Il s'en faudrait peu pour qu'il se mette à chanter! Jacques Prévert écrivait : «Pour faire le portrait d'un oiseau, peindre d'abord une cage avec une porte ouverte, peindre ensuite quelque chose de joli, quelque chose de simple, quelque chose de beau, quelque chose d'utile pour l'oiseau... S'il chante, c'est bon signe, signe que vous pouvez signer. Alors vous arrachez tout doucement une des plumes de l'oiseau et vous écrivez votre nom dans un coin du tableau.»

Écouter le chant d'un oiseau de tableau, voir le vol d'un oiseau de papier et prendre, avec le petit Jules de l'histoire, le risque d'accueillir ce qui n'est ni arrivé, ni même encore connu. Passer «un après-midi chez Jules», c'est entrer, sans qu'il n'y paraisse, dans l'univers un peu magique de l'apprentissage et venir à la rencontre de l'autre.



www.untheatrechezmoi.com

